

Le festival

Couché sur un lit, je crois être dans une chambre d'hôpital. J'entends à peine tomber les gouttes d'un robinet mal fermé. J'essaie de remuer les membres et la tête, mais ils ne répondent pas. Avec un effort, je maintiens les yeux ouverts.

Il me semble que quelqu'un a dit à côté de moi que j'étais heureusement hors de danger... Que tout est maintenant une question de repos. Inexplicablement, ces paroles confuses m'apportent un grand soulagement. Je sens tout mon corps endormi et lourd, de plus en plus alangui.

Le plafond est blanc et lisse, mais chaque goutte que j'entends tomber projetée à sa surface comme un trait de lumière. Une goutte, un trait. Puis un autre. Puis beaucoup de lignes. Et plus loin, des ondulations. Le plafond se modifie au rythme de mon cœur. C'est peut-être un effet dû au battement du flux sanguin dans les artères oculaires. Le rythme dessine le visage d'une jeune personne.

«Eh toi! – me dit-elle – Pourquoi ne viens-tu pas?»

«Bien sûr – me dis-je – pourquoi pas?»

Là-bas, devant moi, se déroule un festival de musique. Le son des instruments inonde de lumière un immense espace tapissé d'herbe verte et de fleurs.

Je suis allongé sur l'herbe et regarde la scène. Je suis entouré d'une foule de gens, mais j'ai plaisir à voir qu'ils ne sont pas serrés car il y a beaucoup d'espace. Au loin, je distingue d'anciens amis d'enfance. Je sens qu'ils sont vraiment à l'aise.

Je fixe mon attention sur une fleur, qui est reliée à sa branche par une tige fine à la peau transparente, à l'intérieur de laquelle la couleur verte luisante se fait de plus en plus profonde. Je tends la main, passant doucement un doigt sur la tige lisse et fraîche, interrompue à peine par de minuscules proéminences. Ainsi, en remontant entre les feuilles d'émeraude, j'arrive aux pétales qui s'ouvrent en une explosion multicolore. Des pétales tels des cristaux de cathédrale solennelle, des pétales tels des rubis, comme un feu de bois, dans le foyer, au petit matin... Et dans cette danse de nuances, je sens que la fleur vit comme si elle faisait partie de moi. (*)

Et la fleur, agitée par mon contact, libère une goutte de rosée assoupie, à peine retenue sur la dernière feuille. La goutte vibre en ovale puis s'allonge et, déjà dans le vide, s'aplatit pour s'arrondir de nouveau, tombant en un temps infini. Tombant, tombant dans l'espace sans limite... Tombant enfin sur le chapeau d'un champignon, elle roule sur lui comme du lourd mercure, pour glisser jusqu'au bord. Là, dans un spasme de liberté, elle se jette dans une petite flaque où elle soulève une houle tumultueuse qui baigne une île de pierre-marbre. (*)

Je lève les yeux pour voir une abeille dorée qui s'apprête à butiner la fleur. Et dans cette violente spirale de vie, je referme ma main irrespectueuse en l'éloignant de cette perfection éblouissante.

Ma main... Je la regarde étonné, comme si je la voyais pour la première fois. La tournant et la retournant, fléchissant et étirant les doigts, je vois les entrecroisements de la paume et dans ses lignes, je comprends que tous les chemins du monde y convergent. Je sens que ma main et ses lignes profondes ne m'appartiennent pas, et je remercie en moi-même la dépossession de mon corps.

Devant moi, se déroule le festival et je sais que la musique me met en communication avec cette jeune fille qui regarde ses vêtements et avec le jeune homme qui, adossé à un arbre, caresse un chat bleu.

Je sais que j'ai vécu ceci auparavant et que j'ai saisi la silhouette rugueuse de l'arbre et les différences de volume des corps. J'ai déjà vu ces nuages ocres moelleux, comme faits de cartons, découpés sur le bleu limpide du ciel.

Et j'ai également vécu cette sensation intemporelle où mes yeux semblent ne pas exister, parce qu'ils voient tout en transparence comme s'ils n'étaient pas les yeux du regard quotidien, ceux-là même qui troublent la réalité. Je sens que tout vit et que tout va bien, que la musique et les choses n'ont pas de nom et que rien ne peut véritablement les désigner. (*)

Dans les papillons de velours qui volent autour de moi, je reconnais la tiédeur des lèvres et la fragilité des rêves heureux.

Le chat bleu s'approche de moi. Je me rends compte de quelque chose d'évident: il se déplace de lui-même, sans câble, sans télécommande. Il le fait de lui-même et cela me laisse stupéfait. Dans ses mouvements parfaits et derrière ses beaux yeux jaunes, je sais qu'il y a une vie et que tout le reste est déguisement, comme l'écorce de l'arbre, comme les papillons, comme la fleur, comme la goutte de mercure, comme les nuages découpés, comme la main des chemins convergents. Pendant un moment, j'ai l'impression de communiquer avec quelque chose d'universel. (*)

... Mais une douce voix m'interrompt juste avant que je n'atteigne un nouvel état de conscience. «Croyez-vous que les choses soient ainsi? – me murmure la voix d'un inconnu. Je vous dirai qu'il n'en est pas ainsi, ni autrement. Vous retournerez bientôt dans votre monde gris, sans profondeur, sans joie et sans volume. Et vous croirez avoir perdu la liberté. Pour le moment, vous ne me comprenez pas car vous n'avez pas la capacité de penser comme vous voulez. Votre état de liberté apparent n'est que le résultat de la chimie. Cela arrive à des milliers de personnes, que je conseille à chaque fois. Bonne journée!»

L'aimable monsieur a disparu. Tout le paysage commence à tourner dans une spirale gris clair, jusqu'à ce que le plafond ondulant apparaisse. J'entends la goutte d'eau du robinet. Je sais que suis couché dans une chambre. Je sens que l'engourdissement de mes sens se dissipe. J'essaie de bouger la tête et elle répond. Puis les membres. Je m'étire et constate que je suis en parfaite condition. Je saute du lit réconforté, comme si je m'étais reposé pendant des années.

Je marche jusqu'à la porte de la chambre. Je l'ouvre. Je trouve un couloir. Je marche rapidement en direction de la sortie du bâtiment. J'y parviens. Je vois une grande porte ouverte, par laquelle beaucoup de gens entrent et sortent. Je descends quelques marches et arrive dans la rue.

Il est tôt. Je regarde l'heure à l'horloge murale et je comprends que je dois me presser.

Un chat effrayé passe entre les piétons et les véhicules. Je le regarde courir et, sans savoir pourquoi, je me dis: «Il existe une autre réalité que mes yeux ne voient pas tous les jours.»